

Belleville : un microcosme planétaire

Danièle Azoulay, éducatrice spécialisée

Sonia Bellaïche, secrétaire

Aron Cajfinger, assistant social

Deborah Farhi, assistante sociale

Charlie Freundlich, orthophoniste

Monique Kotek, directrice du centre

Gladys Nistor, sculpteur animateur

Orly Ohayon, éducatrice spécialisée

Équipe socio-éducative du centre de Belleville de l'OSE

Le xx^e arrondissement est à part dans l'histoire parisienne : géographiquement, il est situé dans la périphérie de la ville ; historiquement, son rattachement est récent.

Son passé atteste de la vitalité du peuple parisien. L'enceinte du Père-Lachaise ou de la rue Haxo témoigne des durs combats de la Commune. Une barricade fut d'ailleurs érigée au coin des rues de Tourtille et Ramponeau. Plus récemment, la Résistance et notamment les Juifs de la FTP MO¹ y furent particulièrement actifs. Une rue du xx^e porte le nom du groupe de la fameuse affiche rouge.

Sociologiquement, l'arrondissement a toujours été accueillant pour les différentes vagues d'immigration, qu'elles soient successivement grecques, ashkénazes, maghrébines, séfarades, africaines ou asiatiques.

Dans l'arrondissement, Belleville est à la fois atypique et représentatif du xx^e arrondissement. Annexé à Paris en 1860, il est un véritable microcosme planétaire où cohabitent avec une relative réussite races et religions. Ainsi, la petite rue Julien-Lacroix accueille une église, une synagogue et un temple dont la crypte avait été convertie en mosquée dans les années 70.

Un noyau d'immigration juive s'y est implanté dès le début du xx^e siècle, mais, à l'instar du quartier qui a subi et subit d'importantes transformations, la communauté juive y a vécu de grandes mutations.

Si dès le Moyen Âge le quartier de Saint-Paul fut au centre de la vie juive parisienne avec ses écoles, ses synagogues et ses

échoppes, il a été progressivement supplanté par Belleville. Avec les vagues d'immigration d'Afrique du Nord des années 50 et les mutations démographiques, Belleville devient le dernier quartier juif de Paris. Celui où l'on habite, la communauté juive est courtisée à chaque élection. Celui où l'on se nourrit, le fameux marché comme les commerces sont pris d'assaut. Celui où l'on est scolarisé, les écoles religieuses se sont multipliées et s'ouvrent régulièrement. Celui où l'on prie, dans la synagogue de la rue Julien-Lacroix ou la Yechiva de la rue Ramponeau.

Belleville est un quadrilatère de quelques centaines de mètres carrés. Dans l'esprit des familles juives transplantées, ce village a ainsi remplacé artificiellement symboliquement le lieu paradisiaque qu'elles ont quitté.

Avec ses terrasses, ses discussions sur le trottoir, ses rues où tout le monde se connaît, cette vie ponctuée par les mêmes fêtes, ses murs où sont affichés les avis de décès, Belleville est une enclave dont les signes extérieurs représentent et reproduisent les repères sécurisants de la vie d'avant. Ils permettent de vivre en France sans se sentir trop perdus dans la société française.

Ainsi, Belleville est le dernier quartier à l'unisson d'une communauté juive dont la dernière décade a vu apparaître les phénomènes massifs de religiosité ou de repli sur soi.

Dernier quartier donc, mais aussi dernier ghetto aux murs invisibles et dont toute sortie est synonyme d'incertitudes et de périls : l'ouverture représente la menace, l'extérieur est le naufrage identitaire.

1. Franc-tireur partisan – Main d'œuvre immigrée.



Il est difficile de dresser un profil type des familles accueillies au centre. Nous pouvons repérer néanmoins deux catégories : celles qui, arrivées dans les années 60 d'Afrique du Nord, essentiellement de Tunisie, n'ont pas achevé leur transplantation et sont restées aux marges de la société ; celles qui, à l'instar de ce que constatent les services sociaux « classiques », en sont à leur deuxième, voire leur troisième génération de suivi par l'Œuvre de secours aux enfants (OSE).

Majoritaires, les premières sont des familles bellevilloises vivant souvent de petits boulots. Elles habitent dans le quartier ou sa périphérie immédiate. À des degrés divers, elles ont vécu et vivent dans trois cultures : juive, mais elles répètent les rites et en gardent les apparences séculaires sans pouvoir en transmettre l'essence ; française, mais elles n'en maîtrisent qu'imparfaitement la langue et contestent son influence ; arabe, dont elles cherchent vigoureusement à se distancier mais dont elles parlent la langue entre elles. Leurs intérieurs sont souvent identiques et représentatifs de cette triple appartenance. Sur les murs, la peinture d'un paysage maghrébin voisine avec les photos d'un rabbin vénéré tandis que la télévision diffuse les aventures de la blonde Hélène. Somme toute, la transplantation a été incomplète, la rupture d'avec le pays originel n'a pas été consommée ou assumée.

Elles nous donnent l'impression que leurs valises n'ont pas été défaits, et, de ce fait, leur arrivée en France reste incomplète. Tout se passe comme si elles étaient restées dans la salle de transit sans pouvoir officiellement débarquer.

Ayant déjà vécu petitement en Afrique du Nord et clients de nombreux réseaux d'assistance communautaire dont l'OSE, leur situation après une vingtaine d'années en France a peu progressé. Les années écoulées ont vu s'accroître conjointement les handicaps et le retour au giron communautaire. Carencé, démuné, isolé, petit niveau, en marge... que de qualificatifs qui rentrent dans une « colonne débit » et que nous devons veiller à ce qu'ils ne se transmettent pas en héritage !

Oui, ces parents aiment leurs enfants, ils leur sont sincèrement attachés, phrase récurrente de nos rapports destinés à l'inspectrice de l'Aide sociale à l'enfance ou au juge des enfants. Oui, ils sont parents, mais comment l'être lorsqu'on a été tant bousculé par la vie ? Bien que vivant dans un quartier familial, ils y sont profondément isolés car n'ayant pas tissé de liens amicaux ou parce que la famille s'est dispersée à des distances inconcevables, qu'il s'agisse d'un arrondissement limitrophe ou de la proche banlieue parisienne.

De la société française, que connaissent-ils ? que savent-ils ? À quelle intégration so-

ciale de ses enfants peut concourir cette mère qui, après vingt ans en France, se retrouve attablée à un café de l'Opéra comme si elle était au bout du monde, ou cette autre qui, devant acheter un sandwich pour sa fille dans une boulangerie du quartier de la Bastille, panique dans un univers inconnu et appelle à la rescousse ?

À quelle intégration sociale peut concourir celui qui ne maîtrise pas la langue, qui a eu un bref passage scolaire dont il ne reste que des miettes, et qui, dans le meilleur des cas, occupe un emploi dévalorisé ou plus généralement ne travaille pas ? Quelle histoire peut-il transmettre qui ne soit pas entachée d'amertume, de rancœur ou baignée d'une nostalgie d'un paradis perdu qui n'avait rien de paradisiaque ?

Quelle ouverture sur le monde dont l'enfant a naturellement besoin peut-elle être favorisée lorsque l'extérieur est vécu comme hostile ou que « français » est le terme générique pour « étranger au peuple juif » ? Et le judaïsme dans tout ça ? Est-il autre chose que la répétition machinale de gestes séculaires ? Et quel sens peuvent alors prendre les fêtes qui ponctuent la vie juive et représentent l'histoire de son peuple ?

Mais ces familles si attachantes ne sont pourtant pas des dinosaures. En tout état de cause, les grandes vagues d'immigration sont finies depuis deux décades. Vingt ans, soit la durée de renouvellement d'une génération. Pour certaines familles, l'OSE a servi de fil conducteur à leur enracinement.

Lors d'un entretien familial, étaient réunies autour de la table une grand-mère, sa fille et ses petites-filles. La première avait connu l'OSE au début des années 60 et les dernières sont suivies depuis le milieu des années 90.

Pour ces « nouvelles familles », la transplantation appartient à un passé plus ou moins lointain ; leur lieu de naissance est Paris mais le trouble ou le flou identitaire reste la pierre d'achoppement. La mixité mal assumée les insécurise, les défaillances de la transmission les ont fragilisées.

Au cœur de Belleville, un centre socio-éducatif au service des parents et des enfants

Le centre de Belleville, outil de l'action éducative en milieu ouvert de l'OSE, est implanté depuis trente ans dans le quartier. Il participe à l'insertion de ces familles qui y sont présentes pour des raisons circonstancielles ou culturelles.

L'équipe pluridisciplinaire est composée de deux assistants sociaux, trois éducatrices dont la directrice du centre, deux animateurs dont un vacataire et une à mi-temps, un rééducateur

scolaire, deux secrétaires et une équipe de professeurs et d'étudiants bénévoles. L'équipe se réunit avec un psychiatre psychanalyste tous les quinze jours afin de réfléchir sur les situations.

Nous accueillons actuellement 47 familles avec 84 enfants, majoritairement du XX^e arrondissement, originaires d'Afrique du Nord, qui sont arrivées dans les années 56, 60, 80 et certaines plus récemment. Quelques-unes, la deuxième génération, sont nées en France. Ce sont des familles transplantées qui souffrent encore du déracinement.

À leur arrivée en France, les familles juives étendues et très solidaires sont brusquement dispersées, éclatées, isolées. Elles ont des codes, des références religieuses très prononcées, en décalage avec les valeurs de la société française. Le monde environnant paraît hostile, voire étranger, et leur lien social s'organise autour de la vie religieuse.

On observe chez certaines d'entre elles une grande pauvreté, un dénuement, un isolement qui se caractérisent par une désorganisation familiale, des troubles dépressifs, des carences affectives, des défaillances au niveau de l'autorité parentale. Les pères sont souvent absents, les mères débordées ou déprimées. Certaines n'ont jamais quitté le quartier de Belleville depuis leur arrivée en France. D'autres ont pu partir, mais elles reviennent pour se ressourcer car elles ont besoin d'ancrage, d'affiliation à une communauté, de reconnaissance et de solidarité qu'elles viennent chercher dans ce quartier multiculturel, lieu d'accueil traditionnel des familles juives où le tissu communautaire et associatif est très important.

Ce cadre géographique et symbolique leur évite une perte trop douloureuse de leur histoire. Le centre, implanté dans ce quartier, représente leur histoire. Il est à l'interface entre l'intérieur et l'extérieur, au carrefour de deux cultures. Nous établissons des passerelles entre leur histoire passée et présente en les accompagnant dans un travail de deuil jamais achevé...

Les effets de la transplantation se répercutent sur la deuxième, voire la troisième génération. Il y a beaucoup de couples mixtes, de jeunes femmes qui élèvent seules leurs enfants ou qui vivent sous le même toit que leurs parents dont elles n'arrivent pas à se séparer. Très carencées sur le plan affectif, marginalisées, elles ont vécu des galères, des ruptures au niveau de la transmission. Elles ont très peu de repères familiaux. Elles sont très en difficulté par rapport à l'intégration sociale. Peu travaillent, d'autres touchent le revenu minimum d'insertion ou une pension d'invalidité. Elles sont touchées par la crise sociale, le chômage, la précarité.

Dans la plupart des cas, le problème véritable se situe au niveau de la dynamique fami-

liale, de la relation parents-enfants, entraînant des troubles importants chez les enfants : agitation, violence, échec scolaire, troubles identitaires et affectifs.

Trois axes spécifiques sont privilégiés : l'accompagnement familial, les aides éducatives et le travail de proximité que nous développerons.

L'accompagnement familial : un cadre structurant et stimulant

Le travail auprès des familles transplantées ne peut s'articuler qu'à partir de ce qu'elles sont : sur le respect de leurs croyances ou de leurs valeurs, sur la connaissance de leur histoire, sur l'élaboration de leurs troubles. Leur arrivée en France, qu'elle soit récente ou ancienne, a provoqué un déracinement.

Par l'accueil des enfants, nous visons à restaurer l'image du couple parental, bien souvent délabrée par des années de fatalisme, de mises à l'écart, d'échecs ou de difficultés.

D'une part la famille est prise en charge globalement, c'est-à-dire que l'équipe, partant de l'enfant, s'intéresse à toutes les interactions familiales ; d'autre part, l'intégration des enfants au centre permet de créer une dynamique autour d'eux pour remobiliser les parents.

Notre finalité est la prise en compte des besoins de l'enfant par ses parents. Nous visons donc l'implication de ceux-ci. Chaque famille est suivie conjointement par un assistant social et une éducatrice. Cette dernière a pour mission de faire entendre la parole de l'enfant. Ses besoins comme ses aspirations sont ainsi retransmis à ses parents pour les amener progressivement à les prendre en compte, dans la limite de leurs moyens.

Le centre est un outil pour travailler dans le concret et améliorer le quotidien de l'enfant. Cette double prise en charge, cette « double voie », permet ainsi de se relayer pour faire entendre et faire bouger.

La lutte contre l'échec scolaire est un des axes prioritaires du centre de Belleville, ne serait-ce que parce que l'insertion scolaire prépare l'insertion à la société française. Il ne s'agit pas de demander à ces parents de se transformer de manière illusoire en pédagogues modèles mais de les sensibiliser et les faire participer au travail jugé nécessaire par l'équipe référente. Nous pouvons leur conseiller, tout simplement, de laisser un enfant à l'étude et d'y faire les devoirs qu'il ne pourra effectuer dans un logement exigu et sous le regard d'un professeur.

Au-delà du scolaire, tout le champ du concret est abordé car il s'agit, du mieux pos-



sible, d'améliorer le bien-être de l'enfant dans sa famille : l'hygiène, le rythme de vie, les vacances, les démarches administratives... La liste n'est pas exhaustive mais elle induit la mesure de notre intervention, la complexité de nos tâches, mais également l'ampleur de notre accompagnement. Car jamais nous ne nous substituons à ces parents souvent défaillants.

Ainsi, nous visons à leur faire enfin jouer un rôle actif et à rompre avec la passivité accumulée. En tout état de cause, nous pouvons constater les effets de ce travail auprès des enfants. Comme eux, ils bénéficient de notre travail d'ouverture sur le monde extérieur, leur permettant d'atténuer sa dangerosité fantasmée et d'affronter sa dangerosité réelle.

L'OSE est ainsi l'interface entre le repli et la réalité. Nous jouons le rôle de passeurs, car à travers notre travail nous apportons une autre perception de la France, moins effrayante, plus ancrée dans la réalité et autrement positive. Indéniablement, nous visons à les sortir du vase clos dans lequel parents et enfants se sont enfermés. En ce sens, nous poursuivons la double mission originelle de l'OSE, protection de l'enfance et intégration. Car même si les vagues d'immigration se sont tariées, nous travaillons également avec les familles de la deuxième génération, frappées par la crise économique, par des problèmes d'acculturation, par le déficit de transmission, pour lesquelles un travail d'accompagnement est à effectuer pour une insertion dans la société française.

Nous avons vu que les dysfonctionnements familiaux engendrent des dangers pour les enfants. Aussi, les deux centres socio-éducatifs de l'OSE ont été conçus comme des lieux intermédiaires entre la famille de l'enfant et une maison d'enfants. Ainsi, le centre de Belleville, avec ses règles, ses rites, ses activités éducatives, offre un cadre structurant et stimulant à des enfants trop souvent délaissés par leurs parents confrontés eux-mêmes à de graves difficultés. C'est un lieu d'étayage, de socialisation pour les enfants, un lieu d'écoute, de lien social, de transmission pour les parents.

Des aides éducatives et spécifiques

Le centre de Belleville a mis en place des outils pédagogiques spécifiques qui ont pour objectif de répondre au mieux aux troubles et aux besoins que les jeunes révèlent.

À partir d'une réflexion d'équipe, un projet individualisé s'élabore et se met en place pour l'enfant et sa famille. Dans le souci d'un travail dynamique et d'une intégration scolaire, l'équipe évolue et s'adapte aux différentes situations sociales et éducatives.

Depuis de nombreuses années, nous travaillons au centre à partir d'un projet pédagogique visant à intégrer l'aide scolaire à l'ensemble du travail éducatif. En effet, l'échec scolaire demeure pour notre équipe une préoccupation dans la mesure où beaucoup de signalements sont dus à des problèmes rencontrés à l'école. Les enfants sont intelligents mais ils vivent dans un milieu familial carencé tant sur le plan affectif que sur le plan relationnel.

Pour répondre à leurs besoins de cadre, de stimulation, nous utilisons des moyens d'aide diversifiés et spécifiques tels que : programme d'enrichissement instrumental (PEI), aides scolaires individuelles ou collectives, atelier lecture... Les professionnels en charge de ces activités veillent à rester soucieux de porter un regard bienveillant, positif et exigeant sur l'enfant, afin de restaurer en lui une image gratifiante et valorisante. Ce dernier peut ainsi reprendre confiance en lui et en ses capacités révélées.

Ainsi, l'atelier « Raconter des histoires » s'est créé autour des difficultés d'apprentissage de la lecture pour des enfants de dernière section de maternelle, CP et CE1. Leur climat familial n'engendre pas des conditions favorables à l'éveil de leur sensibilité cognitive. Ces enfants sont précocement impliqués dans la problématique familiale, ce qui contribue à altérer profondément leurs capacités d'expression ludique. Le livre en tant qu'objet relationnel leur est souvent étranger. La création de cet atelier a pour objectif de favoriser les capacités d'abstraction de l'enfant et stimuler son imagination. Afin d'atteindre cet objectif, nous cherchons à ce que l'enfant s'approprie cet objet de médiation qu'est le livre. Nous pouvons observer, à travers la narration de l'histoire, l'investissement affectif et émotionnel de l'enfant qui peut progressivement s'ouvrir à un « ailleurs ».

Nous avons aménagé un espace clair, coloré, vivant, rempli de jouets et de livres, favorisant un climat de bien-être et de détente. Le dessin et la musique sont d'autres formes d'expression utilisées en association avec l'histoire racontée. Ces différentes formes de stimulation ludique permettent à l'enfant de passer du stade de l'inhibition à celui d'un enfant acteur de son apprentissage. Grâce à la médiation de l'adulte, l'enfant peut utiliser le livre comme instrument de plaisir, de connaissance et de communication.

Cette volonté d'apporter un autre type d'aide aux enfants en difficulté nous a amenés à nous intéresser également à la méthode du Pr Feurstein : le PEI. Ce programme, constitué d'un ensemble d'exercices, au contenu accessible à tous, permet d'utiliser, de développer et d'exploiter les potentialités cognitives des adolescents, à travers une relation médiatisée. Animé par des professionnels formés à cette

méthode, il se déroule sur deux ans, à raison de deux séances par semaine, et s'adresse à un petit groupe d'enfants scolarisés de la classe de CM2 à la 4^e.

Enfin, il nous semble important d'offrir à ces jeunes un cadre de vie communautaire. À cet effet, la socialisation passe par la constitution de groupes fixes – groupes du mercredi, groupe du vendredi, groupe d'adolescents – qui se retrouvent aussi pendant les vacances. Ces groupes permettent le partage, l'échange, le respect de l'autre et de ses différences.

C'est par le biais d'activités spécifiques telles qu'ateliers de créativité, d'éveil, sorties culturelles, activités sportives, groupes de parole, séjours éducatifs, que le centre essaie de répondre aux besoins d'ouverture au monde. Notamment l'atelier de créativité qui s'est fixé comme but le développement de la créativité chez les enfants en utilisant différents supports tels que l'expression plastique, la parole et le corps.

La pratique nous a démontré que peu de choses peuvent suffire pour déclencher l'activité imaginative chez un enfant :

- une main fermée violemment, une main ouverte tendrement, pourront servir à prendre conscience de la richesse expressive du corps ;
- l'image d'un enfant qui pleure ou d'un enfant qui sourit sera le déclic pour une histoire, un conte ;
- une visite au Musée d'art brut motivera les enfants à pratiquer eux-mêmes de l'art brut (récupérant les matériaux des poubelles de Belleville).

Dans ces trois exemples pris au hasard, on demande à l'enfant de donner des réponses. Nous présentons une situation que l'enfant doit interpréter, déchiffrer, analyser. Dans le premier exemple nous pourrions demander : « Quelle main allons-nous choisir si nous avons envie d'exprimer de l'amour, de l'amitié, de la bienveillance ? » – ou le contraire. Dans le second exemple, chaque enfant trouvera de nombreuses raisons pour lesquelles un enfant pleure ou un autre sourit. Dans le troisième, chaque enfant devra découvrir les matériaux qui lui conviennent pour faire son propre travail. Ce qui est intéressant dans ces trois situations, c'est le travail d'appropriation qui sera forcément subjectif, chaque enfant trouvant des sens différents.

Nous travaillons aussi autour de l'art contemporain : Matisse, Klee, Picasso, Kandinsky, Chagall « nous » rendent régulièrement visite à Belleville. Ils nous ont appris non seulement que derrière chaque tableau se cache un nombre infini d'histoires, mais aussi qu'un tableau peut être chaud, froid, silencieux ou bruyant, un endroit où l'on peut respirer ou étouffer.

Nous travaillons aussi bien avec des reproductions qu'avec la grammaire formelle de la peinture. Lignes, couleurs et formes présentées séparément ont un grand potentiel pour stimuler l'imagination :

- lignes : calmes ou agitées, laquelle sera plus agréable à caresser ?
- couleurs : à quoi nous fait penser le rouge ? laquelle a-t-on choisi pour exprimer la joie, la tristesse ?
- formes : géométriques et libres ; laquelle serait la plus appropriée pour devenir la « maison » d'un bébé, un carré ou un cercle ?

La méthode que nous utilisons est inductive. Il s'agit d'aiguiser des connaissances sensibles que l'enfant porte déjà en lui. Nous sommes là pour jouer le rôle d'éveilleurs, de passeurs, nous donnons à voir.

Nous avons aussi tout un travail pratique, de peinture, de sculpture, en mettant l'accent sur la confrontation des techniques et matières aussi diverses que possible : pâte à bois, papier journal, bois, peintures diverses, cartons seront transformés en peintures ou sculptures que les enfants pourront expérimenter.

Dans notre atelier, la démarche compte plus que le résultat. C'est la découverte d'un travail gratuit, indépendant du résultat final ou de notes. Ce qui compte, c'est de s'enrichir durant le parcours, de découvrir à chaque pas.

Outre cette ouverture sur la cité, notre action se fonde sur les spécificités identitaires et culturelles des familles de Belleville. Ainsi, la célébration des grandes fêtes – Hanouka, Pourim, Tou-Bichvat... – est un rituel auquel le centre a donné une place particulière. En effet, la fête est, par essence, un moment de partage et d'échange qui permet de resserrer les liens des familles entre elles et avec l'équipe. Chaque fête juive symbolise un moment de l'histoire où chacun peut se sentir affilié à une communauté de valeurs et de traditions. Raconter la fête permet un travail de transmission où un sens est redonné à l'événement. Il dépasse l'aspect d'une pratique dénuée de signification. C'est proposer l'appartenance à l'histoire, à un peuple et à une culture où chacun se sent partie intégrante dans une société pluriculturelle. Cultiver sa différence en évitant une vision étroite et sectaire. Par exemple, à Hanouka, faire le lien entre la résistance des Maccabim, des Marranes ou des révoltés du ghetto de Varsovie. Prolonger entre le passé, l'actualité et l'avenir, c'est intervenir concrètement sur un travail de transmission et d'intégration. Ces événements interpellent la curiosité des nouvelles familles et leur livrent des connaissances nouvelles.

Mais, les fêtes, ce sont aussi des moments chaleureux et conviviaux autour de tables joliment dressées et bien garnies de spécialités culinaires qui rappellent aux parents leur passé en Afrique du Nord lorsqu'ils participaient collec-



tivement aux fêtes. Notre équipe prépare la fête, invite les familles qui confectionnent des gâteaux, achètent des boissons et des fruits. Les parents expriment leur joie, les enfants dansent et chantent. Ainsi, le caractère communautaire et socialisant des fêtes tente de se perpétuer au centre pour éviter le repli.

Ce travail de « couture », de « raccommodage », a pour but d'aider les parents et les enfants à trouver de nouvelles forces, de les utiliser au mieux afin que chacun dans la constellation familiale retrouve sa place, son rôle et son histoire.

Le centre, relais, médiateur entre l'intérieur et l'extérieur, propose un accompagnement chaleureux et professionnel tout au long de l'action qu'il a à mener.

Un travail de proximité avec les services sociaux et médicaux et les associations de quartier

Beaucoup de familles que nous accueillons au centre habitent le XX^e arrondissement ou viennent régulièrement à Belleville pour faire leurs courses ou chercher leurs enfants scolarisés dans les écoles privées du quartier.

L'importance des problèmes des familles nécessite un travail d'articulation et de partenariat avec toutes les institutions du quartier :

- partenariat avec les services sociaux et médicaux, équipes de secteur, CMPP, PMI, dispensaires, pédiatres et médecins de famille, etc. ;
- partenariat avec les structures du secteur associatif et communautaire, collectif d'associations du XX^e, CASIP, AJIT² ;
- partenariat avec les « Amis du centre » et la Coopérative féminine.

Ce sont des professeurs, des étudiants et des personnes à la retraite, bénévoles, qui aident en individuel ou en groupe des enfants et des adolescents sur le plan scolaire – plus de vingt personnes en 1996. Leur nombre est croissant chaque année car les besoins de soutien scolaire augmentent... Leur collaboration est précieuse pour la vie du centre.

Dans le cadre de la politique de la Ville, le centre s'intéresse à la démarche de développement social urbain. Depuis 1995, nous participons à ce collectif qui tente de définir les besoins du quartier, les objectifs d'action, avec les moyens à mettre en œuvre. Des projets innovants sont en cours d'élaboration : une régie de quartier, une maison de quartier... Les projets ne manquent pas, tel un futur accueil des tout-petits avec leurs parents, projet « Maison verte » élaboré par l'OSE.

Conclusion

Les dispositifs que nous mettons en œuvre sont destinés à aider les parents et les enfants à se reconstruire tout en favorisant leur insertion sociale par une ouverture sur l'extérieur.

Face aux difficultés actuelles auxquelles est confrontée la société, telles que les risques d'exclusion, d'individualisme, d'intolérance et de repli sur soi, l'enjeu est d'importance.

Donner à des familles fragiles, en rupture de lien social, les moyens d'améliorer les chances d'intégration de leurs enfants dans la société, cela confirme le rôle essentiel de l'OSE, qui, agissant dans le cadre des lois françaises, poursuit son accompagnement des familles vers la voie d'une intégration harmonieuse dans la société française. ■

2. Centre d'action israélite de Paris ; Association juive des intervenants en toxicomanie.